

Private Daho

28/11/1991

Trop secret pour se trahir, trop apprêté pour se laisser piéger par la confession, Etienne Daho ne pouvait se livrer que par la bande. Touché au talon d'Achille ? la visite guidée d'une discothèque exemplaire ?, il redevient vite fan naïf et oublie ses masques. On m'a toujours cherché noise au sujet de mes goûts musicaux. ? Noisons, donc, en attendant Paris, ailleurs, étape new-yorkaise dégraissée des clichés du genre.

J'ai de très longues périodes pendant lesquelles je ne fais rien du tout. Je ne joue pas de guitare, je n'écris aucun texte, je ne fous strictement rien. Alors, pendant ce genre de période, je me consacre à d'autres activités, comme la production ; c'est ainsi que j'ai réalisé l'album des Valentins l'an dernier. Habituellement, j'écris mes textes à la dernière minute, sans me presser, mais cette fois, je m'y suis mis un peu plus sérieusement. En fait, avant d'entrer en studio, tout était écrit. J'avais déjà enregistré toutes les maquettes de mes chansons. Ces enregistrements préparatoires nous ont permis d'être sereins en studio à New York.

Bill Pritchard ? Number five

C'est Françoise ? Non ? Tiens, j'aurais juré que c'était le dernier 45t de Françoise Hardy C'est Bill ? Ça sonne vraiment comme un morceau de Françoise, c'est un peu le même genre de coloration musicale. En fait, j'ai assez peu écouté l'album de Bill, j'avais trop de boulot sur mes propres morceaux pour écouter ceux des autres. Mais j'ai toujours beaucoup de tendresse pour l'album qu'on a enregistré ensemble, 3 months, 3 weeks and 2 days, celui que j'ai produit. Je crois que c'était une bonne transition entre son côté minimaliste et ses nouveaux morceaux, plus sophistiqués. Ce disque était truffé de bonnes chansons, c'était un vrai plaisir de bosser là-dessus. En plus, Bill est un mec bien, ce qui facilitait le boulot. Lorsque je dois bosser avec quelqu'un, je m'autosuggère des tas de trucs positifs sur cette personne, afin de préserver les morceaux des désaccords. Je me dis que celui ou celle qui est à côté de moi mérite vraiment d'être là, ça me donne un élan supplémentaire pour travailler. En bossant avec Bill, j'avais le sentiment qu'on avait plein de choses en commun. Avec du recul, je me dis que ce n'est pas vraiment le cas' J'ai certainement davantage en commun avec Edith, des Valentins, qui a bossé avec moi sur cet album. Lorsque je l'ai rencontrée, je l'ai tout de suite aimée. C'était il y a environ cinq ans, j'ai tout de suite senti qu'elle était de ma famille. Chacune de ses paroles est précieuse à mes yeux.

Au moment de l'enregistrement, lui as-tu laissé beaucoup de place ?

Nous avons commencé par réaliser toutes les maquettes ensemble. Je n'avais pas vraiment envie de trouver un producteur car je me sentais tout à fait capable d'orchestrer ce disque moi-même. Pour la première fois, je savais exactement ce que je voulais et je n'avais pas envie que quelqu'un vienne saloper mon boulot. J'ai toujours été parano Je ne regrette vraiment pas ce choix. Bien sûr, le disque a des défauts, mais il a surtout l'énorme avantage d'être personnel et compact. Edith a été parfaite, nous voulions les mêmes choses, le même son, la même couleur Il n'y avait donc aucun rapport conflictuel,

aucune tension. Au départ, les gens de ma maison de disques, Virgin, n'étaient pas très chauds pour que je produise l'album avec Edith. Ils avaient peur qu'on retombe dans un plan très pop, déjà vu. Eux voulaient un véritable producteur, un de ces requins qui donnent une crédibilité au disque. Alors on s'est mis d'accord pour essayer sur trois morceaux. On leur a montré ce qu'on savait faire et on a enregistré tout l'album de la sorte.

On apprend vite à se débrouiller en studio. Ma première expérience, c'était sur Pop Satori, avec Arnold Turboust et Rico Conning. Avant ça, j'étais en apprentissage permanent, j'observais tout. Le problème avec les producteurs, c'est le fric. La plupart d'entre eux sont de véritables truands. Quand un producteur étranger apprend que tu vends des disques, il multiplie ses tarifs par deux ou trois, il calcule ses honoraires comme on calcule un cachet, au prorata. Alors, l'artiste se retrouve en studio avec quelqu'un de très connu ou de très à la mode, qui donne une caution au disque mais qui mixe n'importe comment. On a vu des tas d'artistes français aller se faire produire à l'étranger pour en revenir avec des ratages complets.

Tu penses à Louise Féron, qui a été produite par John Cale ?

(Sourire embarrassé)? Pas particulièrement. Bon, Cale est certainement un excellent collaborateur mais je ne crois pas qu'il soit un producteur génial. Personnellement, je n'aurais jamais fait ça, c'est trop risqué. En plus, ce genre de collaboration serait un peu évidente. John Cale et Lou Reed sont des gens tellement importants pour moi que je n'ai pas envie de les rencontrer. A l'exposition de la Fondation Cartier consacrée à Warhol et au Velvet, on voulait absolument me les présenter. A plusieurs reprises, on m'a mis dans une situation de rencontre, Lou Reed deux pas derrière moi, John Cale qui s'approchait. J'ai passé mon après-midi à les fuir, car je ne voulais surtout pas leur parler, ça aurait certainement tué une partie de moi. Malgré tout, je garde un souvenir magnifique de cette journée, de leur version déjantée de Heroin, c'est quelque chose qui restera toujours en moi. J'évite maintenant de trop évoquer le Velvet Underground dans mes interviews car cela a souvent été mal interprété. Bizarrement, on m'a toujours cherché noise au sujet de mes goûts musicaux. Certains ont toujours trouvé étrange qu'un chanteur de variétés puisse aimer Lou Reed et Françoise Hardy, mais moi, je ne trouve rien d'incohérent à cela. Mes vrais goûts sont là, ma vérité est là, c'est de cette musique-là que se nourrit mon imagination.

Tu dis ne pas souhaiter rencontrer tes héros. Tu as pourtant fait la connaissance de Françoise Hardy.

Ça n'a rien enlevé au charme. Françoise est quelqu'un qui a accompagné toute mon adolescence, c'est à elle que je dois mes premiers fantasmes, à elle et à Lou Reed. Mais la rencontre n'a en rien altéré l'image que j'avais d'elle quand j'étais gosse. Je garde des souvenirs formidables de ces années où l'on découvrait tous ces disques merveilleux. J'avais 13 ou 14 ans. Mes meilleurs amis étaient des jumeaux, François et Benoît. C'était de vrais érudits, ce qui me rendait très admiratif. Ensemble, on allait chez Disques 2000, une petite boutique de Rennes où l'on trouvait des tas d'imports anglais et américains. Les jumeaux avaient acheté le premier album du Velvet, avec la banane. Ils m'avaient prêté ce disque qui m'a fait un choc énorme. J'ai tout de suite aimé leur musique, je rentrais de l'école en courant pour l'écouter. Leurs chansons étaient terribles, le disque sentait le soufre. J'ai toujours aimé ce qui sent le soufre, ce qui paraît dangereux. Me diriger vers les étendues pacifiques de la pop-music était sans doute un moyen de me protéger de ce danger. La pop a joué pour moi le rôle d'une soupape de sécurité (sourire)? Je suis tombé amoureux du premier Velvet comme on tombe amoureux d'une personne. Je savais que ce disque était important, je sentais qu'il se passait quelque chose à New York et ça me rendait fou de curiosité. En plus, à l'époque, on s'attachait davantage aux disques car on

n'avait pas assez d'argent pour s'acheter tout ce qui sortait. Alors, on faisait l'année avec deux ou trois albums qu'on se passait jusqu'à usure totale. On connaissait chaque chanson par cœur, le moindre mot, la moindre intonation. Les disques avaient une vraie valeur. Quand je chapardais un disque, je savais exactement ce que cela signifiait pour moi, ça voulait dire que je le voulais vraiment, au risque de me retrouver au commissariat. En plus, c'était très excitant d'écouter des disques diamétralement opposés à ceux que possédaient mes copains de classe.

A cet âge-là, ce qui compte, c'est ce qui n'est pas commun. Et quoi de mieux qu'un bon disque de rock pour se démarquer, pour s'affirmer ? C'était pareil avec les fringues, je trouvais un plaisir très snob à ne pas ressembler aux autres. Je n'étais pas contre les autres, j'étais à côté des autres. En écoutant le genre de musique que j'adorais, j'avais l'impression d'avoir été éveillé à certaines choses que les autres ne connaissaient pas encore. En fait, j'ai fait mes premières expériences dans des tas de domaines assez tôt dans ma vie. Vers 15 ans, on formait une sorte de groupe expérimental avec mes copains. Je me sentais assez privilégié lorsque j'écoutais mes disques sacrés, le premier Pink Floyd, certains Eno, les Syd Barrett, les John Cale Aujourd'hui encore, je n'ai pas le sentiment d'aimer beaucoup d'artistes ; j'en aime vraiment quatre ou cinq, mais c'est tout. Il y a des groupes que j'aime bien, comme les B-52 s, qui sont légers mais qui me rendent heureux. Et puis des tas de morceaux, comme des trucs de Chris Isaak, mais les artistes que j'apprécie vraiment sont rares. J'aime les gens qui ont un goût d'inconnu, de mystère. C'est pour ça que l'exposition sur le Velvet Underground m'a bouleversé. Voir des films du groupe répétant à la Factory était pour moi un véritable puits de rêves.

N'as-tu jamais eu le désir de ressembler à tes héros ?

Je n'ai jamais voulu être comme Bowie ou Lou Reed, je trouvais plus intelligent de me forger une vraie personnalité, de ne pas être la triste copie rennais d'un de mes héros. De même, musicalement, j'ai toujours voulu avoir mon truc à moi. On pourrait facilement croire que j'étais un gamin fasciné par la gloire, le glamour et l'argent, mais je m'en fichais royalement. Ce qui m'intéressait, c'était la musique, le bruit, le mystère. Ce que je voulais, c'est ce qui était caché, ce qui était à découvrir. La célébrité en elle-même ne me faisait pas rêver. La notoriété n'a rien de très excitant

Cultives-tu le mystère autour de toi ?

Je parle peu, je ne dévoile rien de mon intimité, sauf à mes proches. Il y a donc certainement des fans qui voient en moi quelqu'un de mystérieux, au même titre que John Cale est mystérieux pour moi. Le seul moment où je me donne un peu, c'est pendant la promo d'un disque car je considère que cela fait partie de mon travail artistique, au même titre que l'écriture ou l'enregistrement. Ce serait idiot de ne pas m'y plier, la promotion est pour moi le moyen d'acheter ma liberté. Je bosse dessus pendant deux ou trois mois et puis après, basta ! Je suis libre.

De La Soul ? A roller skating jam named Saturdays

C'est nouveau ? Ah, oui, De La Soul. J'aime bien ça, mais il faut reconnaître que c'est une musique typiquement new-yorkaise. C'est pour cela que les copies françaises me laissent un peu songeur, on nage souvent en plein grotesque. Le rap est de culture américaine, pour ne pas dire new-yorkaise, le phrasé est anglo-saxon, pas français. Les seuls à pouvoir affronter les ricains à ce jeu-là sont les latinos, avec leur argot qui sonne bien sur du rap. Mais pas les Français. Ceci dit, j'aime bien MC Solaar, Bouge de là est une chanson fantastique et l'album contient de très bons trucs. Je crois que ce type a une vraie écriture. Il a un ton moins vindicatif que les autres, ce qui le rend plus abordable. Toutefois, il est vrai que le rap des banlieues joue un rôle social évident, même si les types passent

souvent pour des guignols, le message circule ; c'est toujours ça de gagné. Les gosses se retrouvent autour du rap comme mes copains et moi nous retrouvions autour du punk. Ils sentent qu'ils font partie d'un mouvement, ils sont moins seuls. C'est une vraie révolution pour des tas de gamins qui ont l'impression d'être là où il faut, au bon moment, pour la première fois de leur vie. Je ne sais pas si le rap en France va durer longtemps, je ne le crois pas, mais en tout cas, il aura sensibilisé beaucoup de gens à la musique de danse. La France n'a jamais été un pays de la danse, ce qui me déprime. Si un morceau dansant marche, c'est un pastiche, comme le rap des Inconnus. C'est quand même la première fois au monde que le premier véritable succès d'un genre musical soit un pastiche. Le rap français ne décolle pas et les Inconnus vendent un million de disques (rires)? En plus, je trouve assez vicieux de ridiculiser quelque chose qui est sans doute très sincère dans le cœur des mêmes des banlieues. Les gamins ne chantent pas du rap pour rigoler.

Pourquoi enregistrer Paris, ailleurs à New York ?

Au départ, je voulais faire ce disque au Portugal car c'est un pays extraordinaire, mais malheureusement pas très riche en studios. Londres, je ne voulais pas y aller car j'y ai déjà réalisé deux albums, et puis, pour moi, il ne s'y passe plus grand-chose. La vie musicale y est devenue un peu routinière, entre les copies de tubes house et les recettes façon Manchester. Il ne se passe plus rien, si ce n'est des substituts de raves pas très excitantes. Par contre, à New York, j'ai tout de suite senti qu'il se passait quelque chose, qu'il y avait de la vie. Et puis l'Amérique, c'est le Velvet, la Motown, Marvin Gaye, Suicide, Alan Vega, les Talking Heads, les Feelies, des tas de choses qui ont vraiment compté pour moi. Cette année, je n'ai écouté que Marvin Gaye, je connais tous ses albums par cœur, je ne peux plus m'en passer. Ça a certainement donné une coloration un peu soul à l'album. Il y a ainsi sur le disque quatre nanas qui chantent du gospel, des filles que nous avons entendues dans un studio voisin. Elles ont écouté les chansons et ont aimé, peut-être parce que c'était typiquement européen. Ma musique n'a rien à voir avec ce qui se fait en Amérique, le rap ou le heavy-metal. Pour ces filles, mes chansons, c'était un peu l'Europe. Elles devaient chanter des chœurs en français, comme 'J'suis bas, j'suis bas'. Mais avec leur accent, ça a donné Chouba, chouba (rires)? On a aussi utilisé une section rythmique très yankee, tatouée jusque là, qui a apporté un côté américain supplémentaire au disque. J'ai toujours su ce que je voulais entendre sur ce disque, je savais où je voulais aller et j'essayais de guider tout le monde. Le premier morceau achevé fut Saudade, qui a un peu donné son élan à l'album. Il y a dans les chœurs de ce morceau une espèce de coloration black qui nous a servi de ligne conductrice pour le reste de l'album. Je voulais que le disque entier soit au niveau de ce morceau, brut, avec des émotions directes, sans clavier ni arrangement pataud. Je voulais des musiciens qui s'intègrent facilement, qui s'effacent derrière les chansons. Et ça n'a pas toujours été le cas. L'exemple le plus flagrant est celui de Carlos Alomar, qui a longtemps joué avec Bowie. J'étais ravi de l'avoir sur mon album, mais il n'a rien pigé à la philosophie du disque. Au bout d'une heure, j'ai compris que ça ne collerait pas, alors on a viré toute l'équipe initiale. Ces types-là coûtent une fortune, c'est un véritable hold-up, une escroquerie. Au final, il s'avère qu'Edith est meilleure guitariste que Carlos Alomar. Son jeu est beaucoup plus cohérent. Récemment, je me suis mis moi-même à la guitare, de manière très studieuse. J'ai pris des cours avec un prof, j'ai suivi aussi quelques cours de perfectionnement de chant, car tous les gens que j'aime sont des vocalistes parfaits, j'ai vraiment envie de leur ressembler. J'ai envie d'avoir plus confiance en moi. Maintenant, je compose à la guitare. Auparavant, je composais tout à partir d'un petit dictaphone sur lequel je chantais les mélodies principales. Ensuite, j'écrivais les textes et les musiciens s'adaptait à mes mélodies de base. Ça a toujours fonctionné ainsi. Travailler avec des gens qu'on connaît bien simplifie tout, on se fait confiance, on se comprend vite. C'est pour ça que mon expérience avec Carlos Alomar a été pour moi un véritable

choc sensoriel. Je n'aurais jamais cru rencontrer un musicien aussi froid, aussi peu généreux de lui-même.

Jean-Louis Murat ? Cours dire aux hommes faibles

(Sans hésitation)... C'est Murat ! Vous aimez bien, vous ? (rires)? Bon, moi aussi. J'aime beaucoup Cheyenne autumn, c'est un album magnifique, avec un faible en particulier pour Le Venin, une chanson sublime. Ceci dit, j'ai des sentiments très mêlés vis-à-vis de Murat. C'est quelqu'un dont je respecte le travail mais qui m'agace un peu en même temps. Il est très important que quelqu'un comme lui existe en France car la barre est placée très haut, d'emblée. Murat est le symbole d'une certaine qualité. D'autre part, son côté trop sérieux m'irrite un peu. Il est peut-être trop intelligent pour moi, je dois être plus premier degré?, plus sensitif. Ce qui m'agace aussi, c'est cette volonté qu'a une certaine presse de le rendre sacré, d'en faire un génie. Ça rend Murat incontournable : on ne peut pas, dans une assemblée, parler de Murat en des termes tièdes sans passer pour un grincheux complètement largué. On est out si on n'est pas fou de Murat, c'est très énervant. Moi, j'aime bien ce qu'il fait, mais ce n'est pas renversant. Je n'aimerais pas qu'on m'enferme dans un carcan rigide comme lui, je n'aimerais pas passer pour un type triste. De même, je n'ai pas du tout envie qu'on me prenne pour un rocker, ce qui serait faux. J'écoute du rock, mais je ne suis pas un rocker. Je suis Etienne Daho, un type capable d'être rigolo (rires)?

Les Objets ? La Normalité

Les Objets ! Ils m'avaient envoyé des cassettes lorsque j'étais à l'étranger, je n'ai jamais eu l'occasion de leur répondre. Ils voulaient peut-être qu'on bosse ensemble, je ne sais pas. J'ai écouté leur disque, ça m'est assez sympathique. Les morceaux sont bien, c'est léger, accrocheur, ça ne m'étonnerait pas que ça marche pour eux. Je le leur souhaite. Je crois vraiment qu'il y a une place pour ce genre de groupes. J'ai une certaine attente au niveau du rock français et je crois que ça va finir par payer. On voit maintenant des gens comme Dominique Dalcan ou Gaël Palacy, toute une génération de mecs qui écrivent de vraies chansons. Il y a une place pour eux dans le cœur des gens. Mais je ne sais pas s'il y a vraiment une place pour eux dans les médias, si frileux. Tu sais, on est en pleine période après-Bruel, les maisons de disques vont vouloir signer des Patrick Bruel. Et la presse parlera de ces Patrick Bruel. Les maisons de disques et les journaux feraient mieux de s'intéresser à des groupes de la trempe des Objets. J'espère vraiment que ça va bouger, mais il faut des chefs de file. J'ai le sentiment qu'en 1985, mes premiers succès ont pu donner une certaine tonalité à ce renouveau. Si j'ai pu créer quelques vocations, j'en suis ravi. J'ai peut-être montré une voie, celle qui suit le fil du rasoir. J'ai montré qu'on pouvait, en France, chanter des ballades pop et vendre beaucoup de disques. Ce n'est pas toujours facile de vivre comme ça, en équilibre, entre qualité et commerce, mais je m'en sors.

Comment fais-tu pour éviter la chute ?

Je suis assez instinctif. Je fais bien quelques erreurs, mais jusqu'à présent, mes choix ont été bons. Mon passé de gamin rennais, élevé dans les jupons de Marquis de Sade, de Jacno, des Stinky Toys, m'a donné une bonne éducation. J'ai tout de suite compris les conneries qu'il fallait éviter. J'ai tout de suite su que la seule chose qui compte vraiment, c'est le frisson qu'on se donne en écrivant une chanson. Ma toute première chanson, il y a dix ans, et ma dernière chanson ont été écrites sur le même principe, la recherche du frisson. Sans le frisson, ça ne vaut rien.

Tin Machine ? You belong in rock'n'roll

C'est le dernier Tin Machine ? Ça tombe très bien, car j'en ai marre de tous ces gens qui cassent du Bowie. Pour moi, qu'il chante en solo ou sous couvert de Tin Machine, c'est toujours du Bowie, soit un type largement au-dessus de la mêlée. C'est vrai que Tin Machine ne vaut pas Heroes, Lodger ou Station to station qui sont mes albums préférés, mais c'est toujours mieux que Lenny Kravitz. Je crois qu'on doit juger un artiste sur l'ensemble de sa carrière, pas sur un disque ou deux. Pareil pour Lou Reed. Tous les deux ont au moins le mérite d'être restés subversifs. Et puis, j'ai toujours tendance à défendre les gens qui se font écraser, j'ai de la peine pour les gens qu'on piétine. Il y a un tel acharnement sur Bowie que ça m'a donné envie d'en dire du bien.

Tu écoutes tes anciens disques ?

Ça me fait trop peur. Le passé m'angoisse, je n'aime pas me souvenir de ce qui s'est passé, de ce qui est révolu. Ce n'est pas un rejet en règle, c'est juste que j'ai la frousse. Il y a peut-être Pop Satori que je pourrais écouter maintenant, alors que j'ai fui ce disque pendant longtemps. J'ai tendance à prendre très facilement en grippe ce qui marche bien. Tombé pour la France, Duel au soleil sont des disques que je ne peux plus écouter. Mais au-delà de ça, je crois que Pop Satori était un album intéressant en ce sens qu'il était unique et personnel. Le son était tout à fait original. Mais c'est très agaçant d'être considéré comme un artiste techno, alors que je n'ai fait qu'un album de cette veine. En plus, si ce disque sonne comme ça, c'est que le studio de Torchsong était trop petit pour y mettre une batterie. C'est pour cela qu'on a bossé sur ordinateur. Et ça nous plaisait (rires)? Mais il est très agaçant d'avoir cette image figée d'un type qui joue avec les ordinateurs. Les imbéciles qui me considèrent de la sorte pensent maîtriser leur sujet. Daho ? Ah, oui, c'est celui qui bidouille de la techno-pop ? Il est de Rennes, non ? (Rires)?

Dexy's Midnight Runners ? Burn it down

Ça m'est très familier (silence)? Ah oui, les Dexy's, je connais ça par cœur. Ça fait partie de ma discothèque de base, j'adore leur côté rhythm'n'blues, très sec, sans artifices, la voix brute, les instruments directs. J'ai toujours adoré ce genre de production, basée autour d'une voix très forte, mais je n'ai jamais osé essayer ça avec mes chansons. Mes influences vocales ont plutôt été Eno, Cale, ou Syd Barrett, qui ont des voix qui se mêlent à la musique, des voix qui forment une sorte de halo magique. C'est ce que j'ai toujours essayé de faire avec ma voix, la laisser se fondre à la musique et non pas la faire jaillir comme celle de Kevin Rowland. Cette fois, plutôt que de masquer mes petites faiblesses vocales derrière des effets et des doublages, j'ai choisi de chanter de manière pure, directe, pour montrer mes émotions.

Young Marble Giants ? Include me out

(Dès les premières notes)... C'est Young Marble Giants ! Quel grand disque, j'adore ça ! Ça fait partie des vingt disques que je garderai sur mon île. J'adore les filles qui chantent et plus particulièrement Alison Statton. Il y a dans ce disque une telle impudeur, une telle nudité, un tel dépouillement qu'on ne peut pas ne pas y être sensible. C'est comme dans le troisième album du Velvet Underground, que je considère comme le chef-d'œuvre absolu. Il y a là dedans un côté très enfantin, très comptine, mêlé à un côté noir et inquiétant.

Tu jouis d'un certain confort matériel au niveau de l'enregistrement. Tu peux, par exemple, congédier trois guitaristes sans te soucier de l'aspect financier. N'as-tu pas peur de t'installer dans cette aisance, de perdre le côté instinctif de la création ?

Je n'ai jamais fait d'album cher. Toutes mes productions ont été financièrement très raisonnables comparées à un tas d'artistes français auxquels les maisons de disques allouent des budgets invraisemblables. Mon confort est donc tout relatif. Nous avons enregistré sur une des meilleures consoles au monde, un truc qui saisit tous les souffles, toutes les émotions, mais nous avons une date limite à respecter. Je ne suis de toute façon pas de nature à somnoler en studio, il faut que les morceaux sortent. De manière générale, je ne me considère pas comme un artiste installé dans le paysage musical de ce pays. A ce niveau, le confort n'existe pas. Je sais que j'ai beaucoup de fans, qu'il me reste sans doute de belles années, mais on n'est jamais sûr de rien. Il ne faut pas oublier que je me suis absenté pendant trois ans, beaucoup de gens pensent peut-être que je suis mort. Il y a un moment où tu tombes. Pour moi, c'est peut-être cette fois-ci, c'est peut-être la prochaine fois. Jusqu'à présent, tout s'est bien passé. Ce qui m'excite, c'est de pousser la barre le plus loin possible, d'enregistrer des disques qui marchent, sans compromis et de m'arrêter juste à la limite, juste au moment où je sens que ça va devenir insupportable. Et ça marche : ma maison de disques me fout la paix, je sors les disques que je veux, ils se vendent et ramènent du fric, ce qui me garantit ma liberté. Jusqu'à présent, le type qui a écrit le scénario de ma vie m'a bien gâté (sourire)? Mais je ne sais pas ce que demain me réserve. Et si je me plante, tant pis.

La chute est une constante chez tes héros.

La mienne s'est produite il y a quelques années. Je me suis planté quand j'étais jeune, parce que je me cherchais, parce que j'essayais des trucs pour me trouver une personnalité et que je me suis pris quelques bonnes bûches.

Talk Talk ? Inheritance

Je connais la voix Talk Talk ? Je commence à les trouver très intéressants. Ce qui me dérangeait au départ, c'était le côté Bryan Ferry. Mais là, manifestement, Talk Talk a trouvé sa voie. Je les admire d'avoir le cran de sortir de tels disques, comme ils les sentent en se fichant bien des conséquences commerciales. Ceci dit, je ne crois pas que leur orientation actuelle corresponde à un dégoût du succès, car on ne peut pas éprouver de dégoût pour le succès. Si, je connais un type qui a flippé sur le succès. C'est Bashung, qui a passé du temps à détruire Gaby. Moi, je ne flippe pas à ce sujet, je vis avec, en restant vigilant, pour ne pas tomber dans la facilité. Pop Satori n'était pas un disque facile, il y avait dedans des tas d'options risquées, comme la reprise de Syd Barrett ou celle de Stuart Moxham. Au départ, on m'a rejeté à cause de ces options. Mais ensuite, je crois que cela m'a valu l'affection de beaucoup. Les gens ont compris que je n'aimais pas la facilité, alors que j'aurais pu tomber dans le panneau, en sortant trois remakes de Week-end à Rome sous une image d'idiot hyper médiatisé. J'ai toujours repoussé cette option musique facile. C'est aussi pour cela que je me suis éloigné pendant trois ans, pour me préserver, pour préserver le caractère ambigu de mes chansons et mon aspect isolé. Je ne veux surtout pas tomber dans un camp ou dans l'autre, ni dans le camp du Top 50 à tout prix, ni dans le camp du rock jusqu'au-boutiste. J'ai l'impression d'être au cinéma, installé sur un strapontin dans l'allée centrale. Et je me sens bien sur mon strapontin.

Si tu devais toutefois tomber dans un des deux camps, lequel choisirais-tu ?

Mon cœur bat du côté du rock, mais c'est une musique trop restrictive. Il y a des tas de trucs dans le rock qui m'emmerdent, les clichés, les choses préfabriquées. Ce que j'aime, c'est l'émotion. Et peu m'importe de savoir si cette émotion me vient d'artistes rock ou de types qui passent pour des ringards. J'adore plein de trucs des Beach Boys, alors que beaucoup ne voient en eux que l'image kitsch du

yankee débile qui fait du surf et drague les filles.

Nick Drake ? Pink moon

Le merveilleux Nick Drake On en a beaucoup parlé avec Françoise Hardy, car Drake était avec elle en studio lorsqu'elle enregistrait son album Références. Elle m'en a parlé comme de quelqu'un de très désespéré, quelqu'un pour qui tu ne peux rien. Il n'avait aucun problème intellectuel, encore moins financier. Non, sa misère était tout autre Son désespoir était d'ordre affectif : il a passé sa vie à rechercher la paix, un amour, tout en ayant la frousse d'y parvenir. Je conçois tout à fait ce genre de choses. Personne n'est à l'abri d'un mauvais déclic mental, quelque chose qui entraîne une chute irrémédiable. Ça me fait assez peur. Quand je pense au nombre de mes amis très proches qui sont morts, qui se sont désagrégés' Par la force des choses, on doit vivre au jour le jour. Malgré le calme apparent, je vis certaines choses de manière très violente, de façon passionnelle pour ne pas voir le danger Five leaves left de Nick Drake est l'un de mes disques préférés, avec son spleen et sa voix d'outre-tombe.

As-tu l'impression de te livrer autant que Nick Drake ?

J'essaie de me laisser porter par la chanson, de laisser sortir mes sentiments. Mon désespoir peut apparaître dans certaines chansons de l'album, comme Zéro à l'infini, car il faut parfois que ça sorte. Le danger, c'est de provoquer ce genre de pensées sombres et romantiques, de se complaire dans la grisaille, de jouer la carte de l'auto-apitoiement. Je refuse cette complaisance, je préfère me mettre en situation de danger. C'est le seul moyen d'avancer. Je ne cultive pas l'auto-apitoiement, je cultive la remise en question. Sauf quelquefois, où je me laisse aller

Robert Wyatt ? Little red Robinhood hit the road

C'est sur Rock bottom, de Robert Wyatt. Encore un des grands disques de mon adolescence, que je viens de racheter en compact. Ça me rappelle toute une période de ma vie. Les disques ont un tel pouvoir de mémoire Rock bottom, ça me rappelle le concert de Tangerine Dream au festival d'Orange (rires)? Ça évoque pour moi l'aventure quotidienne que nous vivions adolescents, l'aventure de la découverte du rock. Mes copains et moi, on était comme confrontés à un grand rideau de velours rouge, mystérieux. Derrière ce rideau, il y avait une immense armoire avec plein de tiroirs, remplis de choses à découvrir. Et l'un de ces tiroirs magiques contenait Rock bottom, ce trésor.

Ne crains-tu pas d'avoir déjà tout découvert ?

Je n'ai jamais fait de sport, je ne sais pas conduire (rires)? Il me reste plein de choses à découvrir. Mais il est vrai que musicalement, je suis de moins en moins souvent étonné. Tout le monde se met à genoux devant Lenny Kravitz que je trouve terriblement anodin. C'est une espèce de bibendum à la mode et sans saveur. Si tu connais Hendrix, Prince et Lennon, tu as fait le tour de la question. Idem pour les La s. Je trouve ça sympa mais ça ne m'étonne pas. J'ai envie d'être étonné. Actuellement, seuls les disques de la Motown et de Stax me surprennent.

The Kinks ? Animal farm

Les Kinks ? C'est sur quel album ? Ah oui, sur Village green preservation society, cet autre chef-d'uvre absolu. Les Kinks et les Stones, je tiens ça de mes frangines. J'aime bien leur approche des textes, à la limite du concept album. Mon dernier album est un peu comme ça, en ce sens qu'il raconte une histoire du début à la fin. D'ailleurs, le disque se termine sur le mot fin'. Je vais peut-être rajouter un

point d'interrogation pour des raisons très personnelles' Les Kinks ont fait des concept albums sans tomber dans le pompeux parce qu'ils avaient de vraies histoires à raconter. De même pour Gainsbourg. Les mauvais concept albums sont ceux qui ne racontent rien. Mais il ne faut pas non plus tomber dans le piège inverse, à savoir chanter des trucs trop complexes. Je crois qu'une chanson se doit d'être légère, on n'est pas là pour faire de la littérature. On a quatre minutes pour faire le tour d'une situation, d'un sentiment. Les canons de la légèreté, pour moi, c'est Stand by me et I ll be your mirror.

Happy Mondays ? Loose fit

(Longue hésitation)? Un truc de Manchester ? Happy Mondays ? J'aime bien l'album, j'adore le côté métissé, avec les guitares et les rythmes de danse. J'aime bien The Farm, The Stone Roses, Ride aussi Malheureusement, il y a rarement plus de deux ou trois bons morceaux sur leurs albums. On a un peu l'impression d'être revenus en 67 ou 68, à l'époque où des tas de groupes géniaux sortaient trois singles puis splittaient. Mais c'est déjà très bien comme ça, des singles comme le premier des Charlatans, on en redemande Par contre, s'il y en a un qui ne se contente pas de faire des bons 45t mais qui écrit des albums fantastiques, c'est Morrissey. Ses textes sont toujours impeccables, du niveau de ceux qu'il écrivait avec les Smiths dont j'étais un grand fan, les mélodies sont belles, ce type est parfait. Et en plus, il est ambigu (rires)? C'est assez drôle, lorsque j'étais en studio à Londres, il y avait un jeune rocky avec une belle gueule qui me poursuivait avec ses cassettes. Il y a trois mois, je trouve un message sur mon répondeur. C'était le rocky. Salut, c'est Alan Whyte. Je suis à Paris pour la soirée, je joue de la guitare avec Morrissey.?

par **E. Tellier**

le 28 novembre 1991